
Oeuvre de rébellion / Louise Paillé, « de l'inconvénient d'être né » (in situ polyphonique) dans le troisième volet de la série Les travaux et les jours de Cioran. Circa, Montréal. 31 mars - 28 avril 2007

Lelarge, Isabelle

Spectateur/Spectator Numéro 80, Décembre 2007,
Janvier-Février 2008

[📄 Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN 0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

[📄 Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lelarge, Isabelle. "Oeuvre de rébellion / Louise Paillé, « de l'inconvénient d'être né » (in situ polyphonique) dans le troisième volet de la série Les travaux et les jours de Cioran. Circa, Montréal. 31 mars - 28 avril 2007." *ETC* 80 (2007): 48-49.

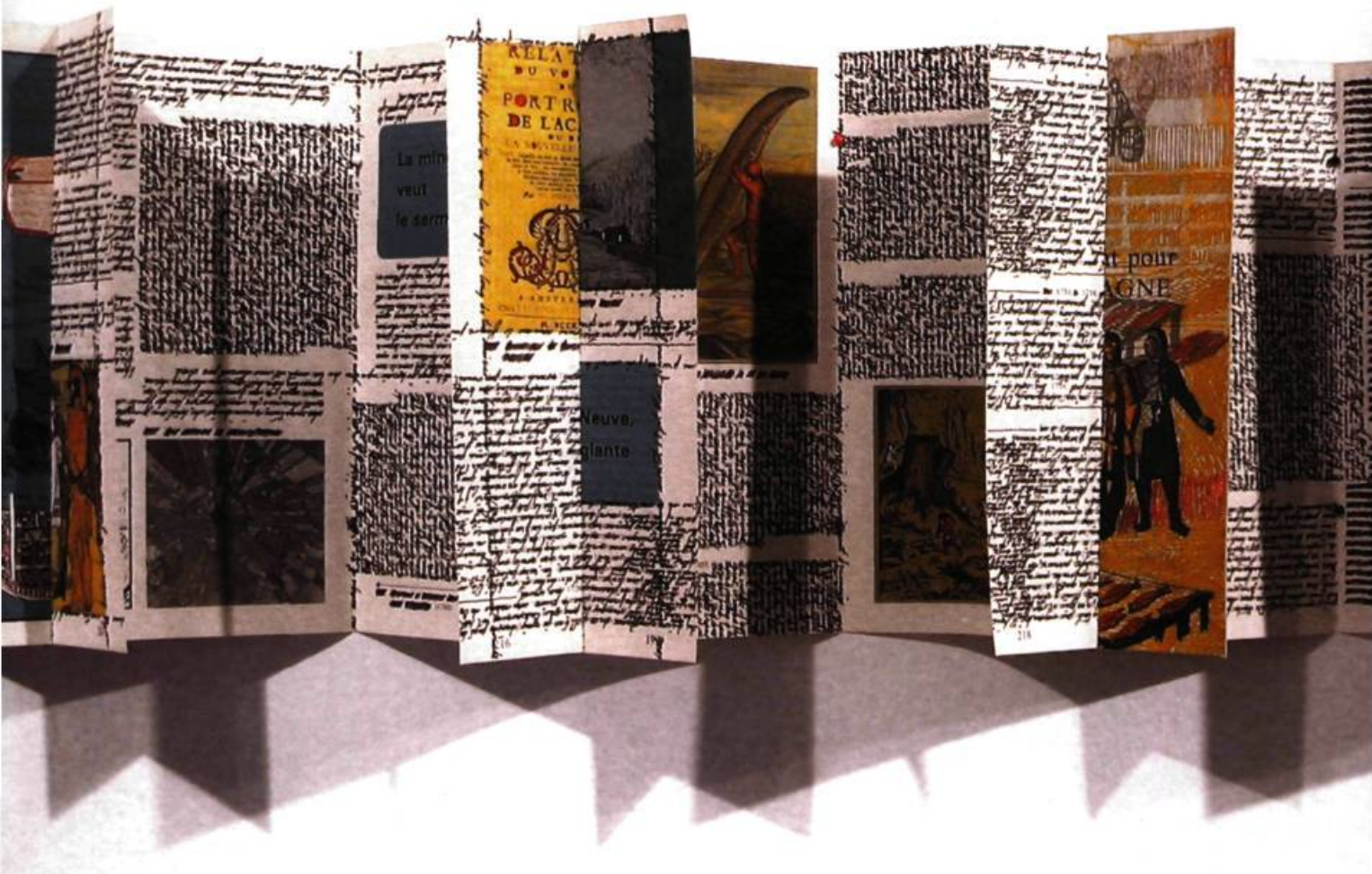
Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc. 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Montréal ŒUVRE DE RÉBELLION

Louise Paillé, « de l'inconvénient d'être né » (in situ polyphonique)
dans le troisième volet de la série *Les travaux et les jours* de Cioran.
Circa, Montréal. 31 mars – 28 avril 2007

a commence, au mur, par des lettres qui forment des mots¹, ça se poursuit par une table de consultation, des livres alignés au sol, contre le mur, des pages en hauteur tout en rangées contre les murs.

Puis, ça se termine par le temps. Au centre, dans l'espace, des météores, des espèces d'objets en papier non identifiés, issus de la culture et de l'apprentissage. Et on se dit : mais à quel genre de théâtre (ou de cirque ?) des signes et des matériaux aussi simples nous conviennent-ils ?

Une *Terra Incognita* envahissant le lieu anime le vaste rectangle. On y accède en l'abordant par le devant, vers sa pleine longueur. La chose est minimale, comme si elle nécessitait de grandes respirations, de grands silences. Des murs blancs, un plancher de la couleur du bois de nature. Minimal, je vous dis.

Ce rectangle ne laisse en rien soupçonner ce qui va suivre, qui est d'une violence et d'une insolence inouïes. Ce n'est pas de la critique hystérique de ma part, mais une expression de mi-colère/mi-passion face à ce qui paraît bien être une trahison ou, pour le moins, un irrespect total pour les professions d'éditeur et d'historien. Mais je joue le jeu de Louise Paillé, et me laisse prendre au sérieux de son écriture illisible qui se répand et valse sur l'ensem-

ble du texte déjà imprimé, ainsi que sur les pourtours de ces livres qui ont habité, déjà, collectivement, notre enfance. C'est d'abord *L'Histoire du Canada*, Édition Format 1972, des historiens Jacques Lacoursière et Claude Bouchard qui fait office de matériau premier pour cette exposition. Suit le deuxième matériau : la prise de conscience que cette artiste délire totalement du haut de sa plume d'écrivaine/artiste (ou l'inverse ?) en reprenant son geste d'écriture, sempiternellement. On comprend que les moyens employés se composent d'actions méthodiquement répétées. L'artiste isole des parties, puis recoud l'ensemble des tomes de cette somme volumineuse qu'elle réorganise, pour ensuite la coller, afin d'assurer que les divers extraits déchirés (?) – défrichés – ne se séparent jamais plus. Elle fait un tout de l'ensemble de ses parties. Elle macule au feutre noir, extra fin, de son écriture pointue et penchée vers la droite, les textes imprimés, les rendant impossibles à déchiffrer. Elle réécrit l'Histoire, et modifie aussi, cette fois très subtilement, les dessins qui servent dans l'ouvrage imprimé d'illustrations sommaires, vulgaires, et qui tapissaient avec majesté les tables de nos salles d'étude, lorsque nous étions enfants.

L'aspect le plus scandaleux est bien que ce qu'elle écrit est aussi incompréhensible qu'illisible. Il n'y a pas d'histoire intelligible



Le Temps termine l'exposition par un immense rideau de montres en plastique fabriquées en Chine et qu'on peut traverser. Quelle ironie que cette métaphore, qui permet de conclure par la référence au fantôme jaune envahisseur qui hantait notre enfance, dans les années 60. Ouf!, quel voyage, quel pays, quelle vie !

ISABELLE LELARGE

Éditrice de *ETC*, **Isabelle Lelarge** a étudié en Histoire de l'art à l'Université de Montréal et a œuvré auprès de plusieurs revues d'art en tant que critique comme à divers autres titres. En 2006, elle présente, en association avec le Musée d'art contemporain de Montréal, le colloque international « La critique entre diffusion et prospection ». Elle agit également en tant que commissaire d'exposition, a organisé les premières éditions de la Foire d'art contemporain ELAAC, et assuré les premiers commissariats d'exposition de l'événement « Les ateliers s'exposent ». De 1993 à 1996, elle a été chargée de mission à l'Intégration des arts à l'architecture, au Ministère de la Culture et des Communications du Québec, et, depuis 1998, à l'Art public, à la Ville de Montréal. De plus, elle s'intéresse à la sociologie de l'art et est également artiste.

NOTE

¹ Le titre de l'exposition nous accueille. L'extrait « de l'inconvénient d'être né », de Cioran, est tiré de l'ouvrage *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Éditions Gallimard, 1973. Il est retranscrit dans un petit tableau/jeu pour enfants, à l'aide de petites lettres de couleur plastifiées. Ensuite, toujours sur le même mur, paraissent sur le long de petites lettres inscrites chacune sur une petite bille colorée qui reprend une phrase de Catherine Millet : « ...entreprendre la mesure de l'infini en posant des gestes qui n'ont d'autre fonction que de ponctuer chaque jour, chaque instant qui passe », in *L'art contemporain*, Paris, Éditions Flammarion, 1997.

qui soit transmise. Pas de proposition politique, ni philosophique, semble-t-il. Le but est le délire, la possession, la prose brouillée, l'appropriation du livre, et pourquoi pas, le gommage de l'Histoire. Du coup, cela redevient politique.

Ces inscriptions au feutre noir recouvrent les textes historiques imprimés et offrent des retranscriptions littérales de quatre œuvres de littérature québécoise et française. Dans le communiqué fourni, si jamais il est lu, une piste s'offre à nous. Les ouvrages réécrits intégralement sont les suivants :

Nègres blancs d'Amérique, de Pierre Vallières, *Prochain épisode*, d'Hubert Aquin; *Famille sans nom*, de Jules Verne, et *Les têtes à Papineau*, de Jacques Godbout.

Comment ne pas penser au jugement sévère de l'artiste face à une société qui ne souhaite plus enseigner l'Histoire, et qui ne cesse pourtant de vouloir se souvenir.

Je poursuis le jeu et tente encore de saisir les codes de l'artiste. Il faut déambuler le long des murs en cherchant à extirper le sens de cette cacophonie grouillante. C'est la punition hors-les-classes. On perçoit presque le murmure des sœurs et des curés damnant l'artiste – l'enfant ? – qui nous jette au visage son non-respect envers tout ce qui est relié au passé, pour bien rire enfin, et éternellement, de toutes les inepties qu'on nous a fait avaler. Et si elle dénonçait plutôt le creux béant de sa société et du règne du n'importe quoi ?

